

*"De l'écran à la plume,
un certain regard"*



ÉCRIRE AVEC LE CINÉMA

« De l'écran à la plume, un certain regard »

Atelier animé par **Catherine Berthelard**

Chaque personne choisit un film présenté durant le **festival Version Originale** de 2024 pour y poser un regard personnel, créatif et sensible.

Quand *les Cahiers du cinéma*, dans un numéro spécial « Ecrire le cinéma », interroge l'écrivain Antonio Tabucchi, celui-ci aime à raconter combien le cinéma, tout comme la littérature, « offre la possibilité de voir le monde et tout en même temps de rêver avec des personnages ». Il précise que chacun voit et vit le film d'une manière différente et le raconte également d'une manière différente. Il s'agit de désamorcer le discours immédiatement idéologique ou abstrait pour le rendre plus sensible. Leur hypothèse de travail est qu'un film existe dans la mesure où « il est non seulement vu mais également écrit par ses spectateurs ». C'est pourquoi ils invitent des écrivains à raconter un film qui a marqué leur vie.

Pour Olivia Rosenthal dans ses livres sur le cinéma *Toutes les femmes sont des Aliens*, et *Ils ne sont pour rien dans mes larmes*, les émotions se tissent avec les personnages de fiction et alors, « art et vie s'entremêlent et dialoguent avec le spectateur ». Les œuvres cinématographiques viennent donner forme à des histoires personnelles, des émotions mais aussi à des mécanismes d'identification pour celui qui les regarde.

Ainsi onze personnes se sont prêtées au jeu d'écrire sur un film projeté durant le festival pour creuser l'expérience intime et particulière des spectateurs qu'ils sont, le temps d'un film, le temps d'un festival.

Voix unique et singulière de la vision d'un film. Chacun se propose d'engager une conversation avec vous lecteur, puisque bien sûr, vous aurez éprouvé durant sa projection vos propres émotions.

A votre tour, si vous le souhaitez de poursuivre ces échanges!

« Silence, on tourne »

Le cinéma, une sacrée histoire de l'humain sur Terre et dans les étoiles, qui se partage, se transmet, vit en chacun de soi.

Photographies terrestres, aériennes, virtuelles, imaginaires, tellement vivantes, cadrées mais si spontanées car venant du tréfonds des âmes incarnées, de leurs expérimentations de la matière, de l'éther voire de l'astral, descente ou ascension, vécu régressif ou envie d'évolution...

Le choc des couleurs y compris le noir et blanc avec la musique: choc surprenant dans sa douceur, sa verdeur, ses tempos, son souffle, ses silences, ses bruissements, ses flots déchaînés, tourbillonnants, ralentis, muets, expansés, virevoltants, soyeux, fluides, vaporeux, délicats.

Duo de moi à soi, espace feutré, expansion de sensations, saut dans l'univers sensoriel, frémissement de la peau, ouverture du cœur, parfois explosion ; parfois calme profond où se dévoilent peu à peu des dynamiques, des courants, des pans de ma vie, des opportunités pas seulement émotives ou pensées mais aussi des appels du pied, des portes qui s'ouvrent, des départs proches ; cette même sensation à l'aéroport de la vie :

« Mesdames, messieurs, nous allons procéder à l'embarquement ! »

Catherine

Adieu Sauvage

de Sergio Guataquirá Sarmiento

Attirée par le noir et blanc du film, a priori contre-intuitif tant on est habitué à voir des images en couleur de la forêt amazonienne. Attirée par le regard qu'a posé sur la forêt et ses habitants ce garçon qui m'a paru si attachant. Indien, issu des peuples premiers, le sien a quasiment disparu, il vit en Europe. Que va-t-il me raconter? Que va-t-il me faire découvrir? Je sens que je vais entrer dans quelque chose d'intime.

Un matin, Sergio, le réalisateur, découvre le village totalement vide. Il commente ce qu'il voit : le village est désert, il n'y a absolument personne! C'est le jour du match à la ville voisine. Ce pourrait être normal. Or, ça ne l'est pas. Sergio entraîne l'équipe. Quelle équipe part sans son coach?

Lauréano debout sur la montagne sacrée qui est comme un balcon sur une mer de forêt. De la brume. Il vient de pleuvoir comme Lauréano l'avait annoncé. La pluie est venue saluer les visiteurs, Sergio et son équipe de tournage qu'on ne voit pas. L'image est en noir et blanc.

Un noir et blanc sublime, très doux, un peu réchauffé, qui caresse les visages des indiens Cacas et donne à voir l'Amazonie d'une façon différente, intime, presque hospitalière...

La colonisation a détruit et continue de détruire ces civilisations indiennes, ces cultures. Les indiens qui ne se sont pas exilés, vivent quand même un exil car entourés d'une civilisation qui les ignore et les méprise. Les peuples des premières nations sont vus comme des sauvages qui ne ressentent rien, qui n'ont pas de sentiment. Les occidentaux voudraient les voir exprimer des sentiments personnels. Or les indiens vivent le collectif et le concret. Lorsqu'un des leurs disparaît, le manque vient du vide qu'il laisse, et qu'il faut combler dans la communauté. Car chacune et chacun y a son rôle.

Le film devient la radiographie émotionnelle d'un peuple qui semble ne rien ressentir et qui pourtant ressent trop. Et une radiographie c'est en noir et blanc.

Adieu sauvage, bonjour l'humain.

Adieu aux mots mal employés.

Adieu à la déshumanisation.

Mireille

Black Dog *de Guan Hu*

Dans un paysage désertique, infini, tranquille, une horde de chiens surgit de nulle part. Tels des chevaux sauvages lancés au galop, leurs pattes frappent le sol aride.

Et le bus se renverse...

Lang revient dans son village natal en plein milieu du désert de Gobi, après avoir passé quelques années en prison. A-t-il vraiment payé sa dette à la société?

Son chemin croise celui d'un lévrier noir dont la tête est mise à prix. Une relation se noue entre l'homme et le chien enragé.

Lang laisse derrière lui son passé dans sa ville natale dont la maison va être démolie. Il n'en a plus besoin, il enfourche sa moto, avec son sac à dos ou la tête d'un chiot en sort, des larmes coulent à travers ses lunettes de soleil.

Une véritable libération intérieure.

Tout comme Lang, j'ai eu envie de reprendre la route.

Christine

Eephus le dernier tour de piste

de Carson Lund

Ce n'est pas un film sur le baseball, vous ne comprendrez pas les règles et ça n'est pas vital.

Des types ordinaires, pas des Brad Pitt, jouent au baseball depuis toujours en écoutant de la musique folk et en buvant des bières. C'est leur dernier match.

L'arbitre que tous respectent et dont la présence est permanente sera le dernier à sortir du champ.

Ecouter la musique, regarder les couleurs, apprécier la vivacité des dialogues, le folklore des vestiaires, il n'y manque que l'odeur. Découvrir la solidarité humaine, l'inquiétude de l'avenir, de la société qui change, du rôle de l'homme.

La couleur est sépia ou pastel, c'est le même automne que le mien, des regrets pour ce qui n'a pas été dit, ce qui n'a pas été fait.

Demain sera un autre jour !

Jean Pierre

Hijo de sicario

De Astrid Rondero, Fernanda Valadez

C'est une course contre la mort, de maison en maison, dans la nuit, dans la poussière des rues. Portée par une pulsion de vie, elle cherche l'enfant.

Il est figé face à la voiture du sicario. Mais quelque chose d'ardent brûle dans sa poitrine. Dans ce paysage désolé de broussailles et d'épineux, couverte de la poussière du temps, la voiture lui donne à voir quelque chose d'intense et de nouveau. Au centre du cadre, Sujo est impassible. Sur cette image figée, un immense danger plane.

Dans un monde où, bien souvent, les chemins de vie nous sont imposés, vivre debout, faire des choix, nécessitent un courage bien extraordinaire. Croire que c'est possible, lutter contre le déterminisme, ne pas être un numéro.

Malgré la violence, source de mes angoisses, le cinéma me reconforte en déposant de petites lumières sur la route des hommes.

Poussière et couleurs : de l'ocre de la terre poudreuse aux gris de la ville, elles accompagnent Sujo, vivantes et mouvantes dans l'intensité de son regard.

C'est l'histoire d'un homme jeune et désespéré qui nous montre le chemin.

Françoise

L'échappée

de Anthony Chen

Sur un banc face à la mer, tu attends, ou plutôt tu n'attends plus rien.

Jacqueline, le bleu de tes vêtements se perd dans celui du ciel et de l'océan. Statue rongée par le sel, ta peau brune rappelle la fuite.

Au premier étage d'un chantier abandonné, une femme a doucement approché sa main de la courbe de ton cou, comme attirée par un bijou étrange. Tu l'as détournée d'un geste affaibli. Pourtant ces doigts caressants, tu aurais voulu les saisir, dévorer leur chaleur de femme sœur, les mener jusqu'à ton cœur délabré.

Sororité précieuse, pudeur d'un regard, mots effleurés sur des lèvres craintives, silence délicat et puissant.

Jacqueline, ton corps dit ta force, le chemin pulse sous tes jambes musclées. Moi, je connais la solitude du marcheur au long cours, le dos chargé d'un sac trop lourd. Et, comme toi j'ai croisé des regards qui ne savaient rien de mes misères ni de mes joies.

Ton visage impassible de reine, ce port de tête altier cachent les ruines sanglantes d'un pays qui porte si mal son nom, Libéria.

Jacqueline, j'aurais aimé partager ton sourire

Laurence

My Sunshine

de Hiroshi Okuyama

Takuya, un garçon d'une dizaine d'années, fait partie d'une équipe de hockey sur glace, l'entraîneur a donné les consignes à ses joueurs ; l'entraînement commence, tous se mettent vivement en action. Takuya, lui, reste immobile, il lève légèrement la tête vers un autre horizon ; ses yeux, son visage, son corps, tout semble suspendu à un ailleurs.

Dans une scène, un peu plus tard, Sakura, jolie fille d'une douzaine d'année aux jambes fines moulées dans leurs collants blancs patine harmonieusement sous les yeux de son coach, un trentenaire séduisant. Le regard de ce dernier est bientôt attiré par ce jeune garçon, vêtu d'un simple jogging qui semble hypnotisé par la grâce de Sakura. Le coach est touché par la fascination de Takuya qui va jusqu'à tenter d'imiter Sakura dans ses gestes et ses postures.

L'histoire se noue ainsi entre ces trois personnages, le coach, la fillette entraînée et visiblement douée et le garçon malhabile, un peu déconnecté du monde, à l'élocution difficile. Le coach va entraîner le garçon et proposer aux deux enfants de patiner en couple, ce qu'ils vont faire avec de plus en plus de bonheur. Le trio vit un moment magique sur un lac gelé, dans un paysage de neige féérique. L'aventure, hélas, n'aura pas de suite.

La petite fille timide, que j'étais, s'est-elle reconnue dans la maladresse de Takuya ? Elle s'est en tout cas sentie reconnue par le regard bienveillant de cet adulte ému par l'enfant et prêt à lui donner sa chance. Voir ce jeune garçon s'éveiller lentement et s'épanouir comme une fleur dans le couple artistique qu'il forme avec Sakura relève d'une grande poésie.

Cette poésie tient évidemment beaucoup à la façon dont Hiroshi Okuyama a filmé les expressions, les regards et les gestes de ses personnages, car autant les mots occupent peu de place dans le film (sauf lorsque des préjugés mettront fin à l'aventure), autant le film fait la part belle aux émotions captées sur les visages et les corps. Le contexte hivernal joue aussi un grand rôle dans la poésie du film : Blanc omniprésent de la neige, lumière irisée sur les étendues gelées...

Un film magnifique sur l'enfance en devenir sous le regard aimant de l'adulte.

Mireille

Santosh

de Sandhya Suri

Un simple prénom de femme. Juste une mise au point.

Quand la caméra passe du détail à l'universel : un regard de femme sur une société corrompue, violente, figée, totalitariste... Inhumaine... Parfois.

C'est l'histoire de Santosh, une femme indienne qui nouvellement veuve, rejetée par sa belle-famille, reprend le poste de son mari et devient policière.

Gros plan sur les visages de Santosh et de sa chef, l'inspectrice Sharma. Celle-ci se rapproche. Santosh reste immobile. Comment donner à voir le désir de posséder l'autre ?

Quelle valeur marchande ou symbolique donner à un bijou, un gâteau, une vie? Serait-ce un don de soi?

C'est l'histoire d'une vie, des relations entre hommes et femmes ou de femmes entre elles.

La condition des femmes en Inde, loin d'être mienne, me touche pourtant. La brutalité sans limite de la société indienne m'effraie, tout comme la corruption, la violence faites aux femmes (comme aux hommes) me bouleversent.

Subir ?!!!

Accepter de se substituer à l'autre, reprendre son rôle, endosser l'uniforme, est-ce assumer son propre destin ?

Quelle est ma place, notre place, dans la société ?

Claudine

Smoke Sauna Sisterhood

(de Anna Hints)

D'abord, je ne me souviens pas de visages apparaissant aux premières images.

C'est d'abord des corps, des parcelles de corps, un genou, une hanche, un pied, des épaules, tous baignés d'une nébuleuse lumière orange; des peaux humides parcourues de perles d'eau argentées.

Et puis un visage de femme tendu vers la voix d'une autre femme dont on ne voit pas le visage; juste une main qui s'agite. Ce visage devient notre écoute de ce qui se dit, de cette voix bien trop souvent soumise au silence. Ces voix qui coulent comme une source éclaboussant l'ignorance ancestrale.

Je plonge dans ces vapeurs chaudes de femmes, au milieu de corps qui se laissent ressentir, d'épidermes sensibles, de ventres ronds et de cuisses épaisses; de corps qui peuvent enfin ressembler au mien. Bien loin du beau ou du laid, des peaux soupirantes, juste éclatantes de vie. Des corps réunis là dans toutes leurs différences, pour se faire du bien, pour se débarrasser des scories de leur vie chahutées de violences. Des corps puissants d'un infini souffle de vie.

Des histoires de corps de quelques femmes qui à force d'être uniques deviennent universelles. Existences charnelles éphémères au sein d'un espace intime et clos au milieu d'un monde désert et froid.

Femmes émouvantes qui me ressemblent, voix qui pourrait être mienne, au cœur d'un ensemble célébrant une féminité apaisée.

Evelyne

Tehachapi

de JR

Kevin, le prisonnier à la croix gammée tatouée sur la joue, fait glisser ses lunettes noires et nous découvre son regard.

Autre plan :

Une grosse main noueuse, qui a donné l'indicible souffrance et la mort, se pose en délicatesse, en amour j'ose dire, dans le dos, sur le poing, l'épaule de ses codétenus.

L'expérience ultime de ces hommes qui ont détruit des vies et semé l'horreur. La voie de la conscience rendue possible, révélée par une main tendue

Comment sont ils arrivés à cette œuvre commune de création et de transmutation ?

Pardon demandé dans l'intimité de son âme à l'autre ? Pardon à soi ?

Ouvrir son cœur. Juste regarder l'autre du haut de l'objectif de JR et découvrir un autre cadrage de la vie...

C'est l'histoire vraie des pires des criminels qui tracent leurs chemins hors de l'obscurité, grâce à un projet artistique fou qui rassemble leurs vingt cinq visages tournés ensemble vers le ciel et efface les murs de leurs prisons.

Josiane

Trois kilomètres jusqu'à la fin du monde.

de Emmanuel Pârvu

Le delta du Danube, réseau de canaux étroits qui s'ouvre toujours sur plus grand. L'intérieur des maisons exigüe aux plafonds bas, les déjeuners à l'extérieur sous un kiosque en bois; la lumière est douce.

C'est l'histoire de parents pris par la honte de découvrir leur fils homosexuel. Celui-ci s'est fait ruer de coups par la jeunesse bienpensante de cette petite communauté ficelée entre le pasteur et la mafia locale.

Dans cette maison basse où la lumière bleue domine, portes et miroir créent des verticales comme des barreaux : la mère de face dans l'encadrement d'une porte, le fils de face dans le miroir. Si les deux personnages sont face caméra, ils ne sont pas face à face, la distance semble à tout jamais installée, un silence s'impose.

Cette mère, si elle s'en remet au pasteur pour « soigner la maladie » de son fils, me semble déchirée entre son amour maternel inconditionnel et cette catastrophe du genre. La mentalité ambiante l'enferme et lui fait violence sans qu'elle puisse le penser ni même l'échanger avec son mari.

Pays plat, pays d'eau...le vent , les roseaux, le ciel gris ...au bout d'un ponton en bois cette mère est assise jambes pendantes, seule entre ciel et terre.

Je ne suis pas étrangère à ce lieu, j'y suis allée faire une promenade en barque avec un jeune gars du coin, j'ai dormi dans un cabanon envahi de moustiques. Je garde le souvenir du bruit et de l'odeur de l'eau, c'était du temps de la Roumanie soviétique en 1971.

Les mentalités évoluent au fil de l'eau.

Sylvie

Des petits mots pour votre grand film!

Les mepris du
realisateur
d'Adieu sauvage
étaient
Passionnants

Quoi écrire sur
le film Gondole?
Il faut l'écouter
pour le voir...

J'ai craqué
pour le
chien de
Black Dog

Merci pour les mots sur
"Hino de Sicaio",
elle m'a donné
envie de le voir.